

The background of the cover is a dark, atmospheric illustration. It depicts a two-story stone house with a tiled roof and a chimney, nestled in a dense forest. The house's windows and door are illuminated from within, casting a warm yellow glow. In the upper right corner, a small, vintage-style propeller airplane is flying through a misty or smoky sky. The overall mood is mysterious and nostalgic.

Patricia Pano

RETOUR EN GRÂCE

Le Quant à soi

Patricia Pano

Retour en grâce

© Patricia Pano, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0874-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Le corps gisait à plat ventre, le long de la mare.

Il devait se trouver là depuis plusieurs jours. La tête était à demi-enfouie dans la vase, les cheveux englués se mêlant aux herbes flottantes, mais la blessure à l'occiput était encore nettement visible même de loin, brune, béante, sale.

Le cheval était demeuré là, étonnamment calme. Il avait été dételé de la roulotte, et broutait aux alentours, indifférent, ne prêtant pas plus d'attention au cadavre que s'il se fût agi d'un objet. C'est ainsi que les animaux réagissent face à la mort. Nous ne devenons plus que des choses pour eux.

L'endroit était désert, et pourtant, je n'osais pas m'approcher. J'avais passé le détour du chemin, et là, d'un coup, ce choc. Sidéré par la brutalité de la vision, je m'étais arrêté net. Il m'avait fallu deux secondes pour comprendre.

Dans ma tête où toutes les pensées qui m'agitaient encore quelques minutes auparavant s'étaient arrêtées d'un seul coup, l'horreur le disputait à la surprise : je m'attendais à une odeur forte, écœurante, en présence d'un cadavre. Mais le marais puait tellement que tout se confondait. Le silence surtout devenait terrifiant, à peine troublé par quelques pépiements d'oiseaux et par les déplacements lents du cheval. Celui-ci m'avait jeté un regard, placide, puis avait repris ses déambulations, même pas perturbé. Bête inconsciente et stupide.

Seul le corps mutilé, sur lequel mes yeux revenaient sans cesse, faisait tache dans cette sérénité, comme une pièce rapportée qui ne convenait pas dans le décor.

Bien sûr, la mort s'était invitée dans nos vies en cinq ans de guerre, et encore davantage ces dernières semaines, depuis que les Alliés avaient débarqué. Mais pendant l'Occupation, elle était restée pour moi, pour beaucoup, un concept presque abstrait. Elle nous heurtait rarement de front, surtout dans notre canton provincial dénué de tout enjeu stratégique.

Le réveil était brutal, sur ce chemin isolé. La puanteur, le silence, quiétude du trépas et de la décomposition ; écœurement soudain. La nausée est montée, un spasme, et j'ai vomi à mes pieds, salissant mes chaussures abîmées par la course soudaine, par la marche forcée.

J'ai dû m'asseoir. J'avais bien besoin de ça en ce moment ! Il fallait conserver des forces, et des vêtements dans un état correct, si je voulais me sortir de mon merdier personnel. Tremblant, j'ai sorti un mouchoir de ma poche, je me suis essuyé la bouche. Puis je me suis relevé avec des gestes patauds et ralentis. Je me sentais subitement engourdi. Je n'ai pas tourné de l'œil en me remettant debout, Dieu merci.

Mes souliers étaient constellés de résidus filandreux, dégoûtants. Je les ai râclés dans l'herbe humide encore de rosée, jusqu'à tout faire disparaître.

Je me suis senti mieux, après. Les haut-le-cœur s'éloignaient.

Je finis par trouver les ressources nécessaires pour m'avancer, pas à pas. D'abord se méfier du canasson, ces animaux-là peuvent être imprévisibles. Mais je ne lui faisais pas plus d'effet qu'une mouche. Puis laisser grandir le corps dans mon champ de vision, m'en emplir le regard malgré moi. Fascination morbide pour l'immobilité, la lourdeur cadavérique, les membres étendus déjà aspirés par la terre, la collant comme pour s'y enfoncer, les cheveux surnageant à la surface de l'eau trouble, la couleur brun foncé du sang vieilli, les insectes. J'ignore combien de temps je suis resté à le regarder.

J'étais le premier à tomber dessus. Quelqu'un d'autre avant moi, peut-être ? Je sursautai à cette idée, regardai nerveusement par-dessus mon épaule avant de me ressaisir. Non. Bien sûr que non. On aurait pris le cheval qui avait de la valeur, au minimum. Donc, et c'était un point positif pour moi, le tracé que j'avais emprunté n'était pas fréquenté. Hasard de la fortune ; je n'avais pas réfléchi, avant de foncer vers ce qui me semblait être un itinéraire à peu près sûr.

Ou plutôt si : j'avais suivi mon instinct, qui me soufflait que si je connaissais mal cette partie de la campagne, au nord de Villerdeau, c'est que cette direction avait moins à offrir, pour moi comme pour d'autres. Pas d'habitations, des bois épars, un marais inhospitalier, des sentiers, coin à paysans, et encore. Tout le monde avait des chats à fouetter et des types à abattre, en ce moment, et on ne les trouverait pas vraiment par ici. Bon, le malheureux gisant à mes pieds y était passé tout de même, mais c'était la première trace de présence humaine sur laquelle je tombais en presque vingt-quatre heures. Après une journée et une nuit de marche. Heureusement que ma vieille montre, qui n'avait pas quitté ma poche, était là pour me confirmer les durées, sinon je n'y aurais pas cru, malgré l'avancée dans les ténèbres, malgré l'aube. Mon cerveau ressentait le besoin

d'additionner les heures pour que cette réalité devienne tangible. La fatigue et l'angoisse, peut-être.

Je revenais sans cesse à la vision de cet objet mort, immobile, si près de moi maintenant. Inconcevable de me projeter, inimaginable, et pourtant. J'y trouvais un écho funèbre à ma propre situation, comme une préfiguration de ce qui pourrait m'arriver. Moi aussi, j'étais un homme traqué.

2

J'avais déjà vu cette roulotte. Un peu délabrée, le bois abîmé par les intempéries, la peinture verte écaillée, et surtout l'inscription : « Ferrailleur », tracée au pochoir de chaque côté, entre les deux petites fenêtres ménagées en hauteur, sous le rebord du toit.

Son propriétaire aussi, je m'en souvenais. Pas causant, discret, toujours coiffé d'une espèce de chapeau informe. La première fois que je l'avais croisé, c'était quand il était venu se poster dans l'arrière-cour de la sous-préfecture, au début de 1941. Je sortais de mon bureau avec Maurice, pour la pause déjeuner. Nous avions nos petites habitudes, le café tenu par Céleste et Roger, qui faisait restaurant pour les employés du centre-ville. Rien de bien merveilleux, nous étions en période de pénurie, tout de même. Mais c'était correct, et pas trop cher. Tout le monde faisait attention, avec son argent.

Donc on avait descendu l'escalier, Maurice et moi, on avait passé la porte, et là, au fond de la cour, cette roulotte. Nous avions tiqué en même temps.

— Qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

J'étais en train de mettre mon chapeau, ma main était restée suspendue, de surprise.

Les gitans et les manouches n'avaient plus vraiment bonne presse depuis quelques temps, si tant est qu'ils en aient eu avant. En plus, la *Kommandantur* avait été installée juste en face, et la gendarmerie était à côté. Ils avaient une vue directe sur l'arrière-cour, à travers le portail. C'est là que Maurice m'a fait remarquer l'inscription.

— « Ferrailleur », c'est écrit dessus. Mais c'est la première fois que je le vois.

— Moi aussi.

La peinture noire paraissait fraîche à cette époque, les lettres se détachaient, luisantes, sur les lattes pourtant délabrées. Elles en paraissaient presque incongrues. L'état général de quasi-abandon convenait mieux à la profession annoncée.

La secrétaire du sous-préfet sortait derrière nous.

— Ne faites pas attention, il a reçu l'autorisation.

— Vous êtes au courant de ça, mademoiselle Huguette ?

Plus toute jeune, elle me plaisait bien quand même. Je la reluquais parfois, à la dérobée.

— Il est venu pour aider à vider la cave. Il achètera ce qui est récupérable.

Effectivement, le ferrailleur remontait de l'entresol, à notre gauche, par une issue donnant directement sur l'extérieur. Il trimballait de petites armoires de fer qu'il avait entassées dans un panier dorsal. Il ne nous jeta pas un regard, traversa la cour, ouvrit la porte arrière de la roulotte et disparut avec son chargement.

Au restaurant, on avait retrouvé Gustave, un gendarme. Il ne s'était pas fait prier pour nous raconter l'histoire en mastiquant son plat. Une petite anecdote, ça fait mieux passer le ragoût de je ne sais pas trop quoi ; on préférerait ne pas poser la question au chef, il fallait bien se nourrir, autant ne pas avoir tous les détails.

— Alors, ce gars, ce n'est pas un gitan. Il est venu au poste il y a trois semaines, un mois, il me semble. Il cherchait un véhicule pour son boulot. Il n'avait plus de camionnette, elle s'est pris un mortier en juin 40. Et de toute façon, pour trouver de l'essence, maintenant... Donc, on a arrêté des manouches il y a un mois et demi, ne me demandez pas comment il l'a su.

— Dehors, les voleurs de poules ! a lancé une voix derrière nous.

— Bon, pour l'instant, ils sont tous envoyés au camp de Jargeau, a commenté Gustave, avant de boire un coup et de s'essuyer la moustache. Ils feront un vrai travail, là-bas, au moins.

— Et le ferrailleur, il vient d'où ? a demandé Maurice.

— Du côté de Vernin, si j'ai bien compris.

Sifflements.

— Ce n'est pas la porte à côté, ça fait une trotte.

— Il travaille dans toute la région. Il nous a dit que récupérer une roulotte, ça

l'intéressait, pour entasser ses achats, et pour pouvoir dormir pendant ses trajets sans avoir à se payer une chambre d'hôtel.

— Pas con.

— Il nous en rachetait une, et tout le monde était gagnant : on la lui vendait pour pas cher, et il nous en débarrassait. Voilà, ça s'est passé comme ça.

— D'accord. Mais une roulotte, tout de même... ça peut créer la confusion avec les autres...

Maurice n'utilisait jamais en public les sobriquets qu'on attribuait aux Allemands, comme les « Frisés ». Question de prudence. Il fallait se méfier de tout le monde, à présent. C'était le genre de mot qu'on échangeait à voix basse, entre personnes choisies. Et, en tant qu'employés de la sous-préfecture, on ne pouvait pas se permettre d'écarter. Nous devions conserver notre emploi.

— La *Kommandantur* est au courant, lui précisa Gustave. Sinon, c'est clair, il serait au trou depuis longtemps, lui aussi...

Ce jour-là, nous n'étions pas allés plus loin. Après le repas, la roulotte était encore stationnée dans l'arrière-cour. Elle n'en partit que le soir, après de multiples allées et venues. Le ferrailleur n'avait pas chômé.

Nous pensions que tout était terminé, mais elle réapparut deux semaines après. Je ne pus m'empêcher de poser la question à Huguette :

— Il est encore là, le ferrailleur ?

Elle resta évasive :

— Il y a quelques objets à récupérer, je crois que la tuyauterie a été changée à la chaufferie...

Je n'en tirerai rien de plus.

Chez Céleste et Roger, je sentis aussi une forme de gêne, des silences et des regards que je ne m'expliquais pas. J'avais l'impression désagréable que quelque

chose m'échappait. C'est terrible de se sentir idiot, parce qu'on ne vous a pas jugé digne de vous mettre au parfum. J'étais surtout vexé.

Cela dut se deviner sur mon visage. À la fin du repas, le patron me glissa, à la dérobée, pendant que Maurice était aux sanitaires :

— Dites, monsieur Charles, si un jour on arrive à améliorer l'ordinaire, vous seriez prêt à payer votre repas un peu plus cher ?

Il me tendait une perche. Je ne voulus pas trop lui montrer ma reconnaissance, je tâchai de conserver une physionomie neutre :

— Oui, pourquoi pas ? Pas tous les jours, tout de même, n'exagérez pas...

— Disons jeudi prochain, alors. Vous pourrez peut-être inviter monsieur Maurice, ensuite...

Je lui fis un signe entendu, avec l'allure de celui qui a été affranchi, même si je nageais en réalité en pleine confusion.

Le jeudi suivant, j'aperçus la roulotte dans un coin de la grand-place. Je ne fis pas le rapprochement tout de suite.

Je m'arrangeai pour partir déjeuner avant Maurice. Au café, Roger m'accueillit avec le sourire :

— Vous pouvez aller vous laver les mains à l'évier de la cour, si vous ne l'avez pas fait avant de quitter le travail.

Je décodai le message. À l'extérieur, sa femme était là. Elle me montra une porte, qui donnait sur une autre salle, à l'arrière du café :

— C'est par là, monsieur Charles.

J'entrai. Il y avait cinq tables, en partie occupées. Des employés de bureau, des commerçants, deux gradés de la *Kommandantur*. Je saluai poliment. On me répondit avec discrétion et courtoisie. Je m'assis.

Je dus ouvrir de grands yeux en voyant arriver les œufs mayonnaises en entrée. Où le patron s'était-il procuré ça ? J'essayai d'avoir l'air moins ahuri quand la patronne déposa l'assiette du plat principal à côté de mes couverts. Une